

Tout a commencé ainsi...

Je suis arrivée avec Lulu aux Fontaines, chez mes grands-parents Pineau, peu après la rentrée de septembre. Tout le monde m'appelait Barbara, mais mon grand-père Baptiste préférait « Ninette ». Il était vigneron dans ce pays sauvage de ciels marins et d'odeurs brûlées. Avec son vin médiocre, il produisait le plus merveilleux vinaigre qu'il m'ait été donné de goûter. Ma grand-mère Adèle racontait partout : « J'ai épousé un vigneron et je vis avec un vinaigrier. » Je l'appelais encore Midèle, comme aux temps de mes premiers pas dans leur jardin. Elle était brodeuse et chantait du matin au soir des chansons de tempêtes et de pêches lointaines. Lulu était mon chien jumeau, né quelques jours avant moi. Un pirate des terriers et des clapiers, ce Lulu. Il avait perdu une patte arrière dans un piège à renard. Avec celles qui lui restaient, il faisait merveilles et m'avait longtemps battue à la course. Quand je suis arrivée aux Fontaines, c'était terminé, il refusait même de concourir.

Mes grands-parents ne possédaient plus de voiture. Depuis que ma grand-mère s'était mise en colère quand leur Renault avait rendu l'âme un jour de marché. Un voisin était donc venu me chercher à l'arrêt du car, à deux kilomètres de la ferme des Fontaines. Il avait une course à faire par là et s'était proposé de me ramener. Louis Buffet sentait l'ail et le tabac. Par chance, pour me dire « Bonjour ! », il n'avait pas essayé de m'embrasser. Il m'avait tendu sa grosse main et s'était contenté de me demander si je n'avais pas d'autres bagages. Toute ma vie tenait dans cette valise en carton bouilli et dans le sac pendant à mon épaule. Le sac de Maman.

Grand-père avait attendu le lundi 13 septembre pour me conduire à l'école. En me regardant en coin, il avait expliqué à Midèle que des vacances supplémentaires me feraient le plus grand bien. Il m'avait pris la main et nous avons suivi le chemin des contrebandiers. Il serpente tout près de la côte, du pré de la Lande au Bois des Chênes Verts. Puis, nous avons emprunté un chemin blanc entre des habitations et atteint la rue du Petit Four. Mon cœur s'était serré quand j'avais entendu les cris montant de la cour de l'école.

Je n'étais jamais allée à l'école régulièrement ; aussi Grand-père avait-il dû me tirer par le bras pour que je franchisse le portail. Nous nous étions dirigés vers M. Beauchêne, le directeur, devant qui mon grand-père avait ôté son béret. Il avait seulement déclaré qu'il m'accompagnait comme convenu, que je mangerais à la cantine à midi et qu'il passerait me chercher à la fin de la journée. Puis, il avait reposé son béret sur son crâne blanc et avait tourné les talons. M. Beauchêne avait souri en me regardant et il avait adressé un signe



de la main à un homme en blouse grise. Celui-là, arrogant, s'était approché et avait levé le menton d'un coup sec pour signifier qu'on le dérangeait pendant son service. Le directeur avait dit : « Barbara, voici ton maître, M. Lampant. » Lui, je l'avais tout de suite rangé dans la boîte des sales types.

C'était en le regardant droit dans les yeux que j'avais décidé de tenir mon journal. Le journal de Barbara Eicher.